

courage étaient cités partout, dans un pays où la politique est obscure et souterraine, où les journaux sont aussi insignifiants que des almanachs, l'attention publique, qui se prend où elle peut, s'attacha au couvent de Saint-Antoine. Les Romains ont l'âme bonne et les pleurs faciles. Rome entière applaudit comme dans un théâtre, à la belle conduite du jeune Morandi, qui vint pour la troisième fois demander au comte la main de Tolla. Morandi fut pendant huit jours l'orgueil de l'Italie : Les paysans qui venaient au marché ou les maçons qui s'en allaient à l'ouvrage lui criaient à tue-tête : *Bravo, ser pajno !* " Bien, monsieur le monsieur ! " Ces témoignages éclatants de l'opinion firent entrer sous terre tous les ennemis de Tolla. Ceux qu'une petite jalousie avaient soulevés contre elle lui accordèrent sa grâce, dès le jour où elle inspira plus de pitié que d'envie. La générale, dont les sentiments ne pouvaient changer, parce que ses intérêts étaient toujours les mêmes, se crut cependant obligée de faire une visite à madame Feraldi : elle vint avec Nadine apporter quelques grimaces de condoléance dans ce palais où ses calomnies avaient fait couler tant de larmes. Tels étaient les frémissements de l'émotion publique, qu'ils traversèrent les murailles du couvent et parvinrent jusqu'aux oreilles de Tolla. Malgré les précautions admirables de ses parents et les ordres exprès du docteur Ely, qui déclarait qu'une mauvaise nouvelle pouvait la tuer, la pitié indiscrète de quelques amis, une allusion maladroite à la trahison de Manuel, un blâme sévère exprimé contre Rouquette, la mirent sur la trace de la vérité : la haine ingénieuse d'Amarella fit le reste. Cette créature, née mauvaise, et que la passion avait rendu pire, alla jusqu'à faire entendre à sa maîtresse qu'il existait des preuves écrites de son abandon. Rien n'est propre à faire juger des angoisses et de la résignation de Tolla, que cette lettre choisie au milieu de toutes celles qu'elle écrivit à Lello.

Rome, 16 septembre 1838.

" Il y a deux mois aujourd'hui que je n'ai reçu une ligne de toi : d'où vient cela, mon Lello ? Ils disent que cela vient de ce que tu ne m'aimes plus. Ton nom et celui de M. Rouquette sont dans toutes les bouches, suivis des épithètes les plus infâmes. On raconte mille traits qui te déshonorent ; on dit que tu te fais un jeu de tromper les filles ; on énumère la liste de celles que tu as perdues : juge si j'ai de quoi souffrir, moi qui connais ton cœur, qui sais tes serments et qui suis sûre que tu n'y manqueras point ! Chaque fois qu'il me vient une visite à la grille, j'ai peur. Ils voulaient me persuader que tu étais infidèle : j'ai répondu que je ne le croirais jamais. Je l'ai juré, quoi que je voie, quoi que j'entende, je ne croirai rien avant ton retour. A tout ce qu'ils me disent, je réponds : " C'est impossible. " Cependant, tu ne m'écris pas ; pourquoi me faire cette peine ? Est-ce que tu crains de m'apprendre la réponse de ton oncle ? Je l'ai devinée, va, et j'en ai pris mon parti. Je te réconcilierai avec lui quand je serai ta femme. Mais tu m'as écrit, on aura intercepté tes lettres ; il est impossible que tu ne m'aies pas écrit : une mortelle ennemie, qui t'aurait supplié comme je l'ai fait, aurait obtenu au moins quelques lignes. Si tu voyais ta Tolla, mon bon Lello, elle te ferait pitié. Je ne ris plus, je dors bien peu, et ce peu est si agité que je m'éveille à chaque instant. Tout le jour, je pleure aux pieds de la sainte Vierge en la suppliant de me venir en aide. Quelquefois les sanglots m'étouffent. Ah ! reviens vite, si tu veux que je vive ! Je sens que mes forces sont à bout : si l'on mourait de tristesse, il y a longtemps que tu n'aurais plus de Tolla. Mais on désespérera de ma vie avant que je doute de ton honneur, et j'emporterai jusqu'au fond de la tombe ma foi dans tes promesses. "

L'amaat de Mlle Cornélie (c'est Lello que je veux dire) avait tant d'occupations qu'il laissait à Rouquette le soin de dépouiller sa correspondance.

X.

Le 1er octobre, Cocomero s'introduisit assez avant dans la confiance d'Amarella. Il lui apporta une copie de cette terrible lettre du 11 août qu'il avait reproduite lui-même, sous la

dictée de Nadine, à plus de vingt exemplaires. Amarella ravie d'avoir en main de quoi assassiner sa maîtresse, ouvrit son cœur à l'aimable Napolitain :

— Ne croyez pas, lui dit-elle, que ce soit l'intérêt qui me retienne ici, c'est une plus noble passion, la haine. Quand vous m'avez vue refuser successivement vos offres, vous avez peut-être supposé que je ne songeais qu'à me faire donner une plus grosse dot. Non, mon cher monsieur ; mais que ferais-je d'une dot, si je ne trouve pas un mari ?

— Vous en trouverez de reste. L'argent attire les épouseurs comme le grain les moineaux.

— Oui, si je voulais prendre un mari à la douzaine ! Mais quand on veut du bien à quelqu'un !

Amarella raconta longuement qu'elle voulait du bien à un jeune homme qui ne lui voulait que du mal. Elle apprit à Cocomero le nom de son ingrat, les services qu'elle lui avait rendus, et comment elle lui avait sauvé la vie un soir qu'il avait été frappé dans l'ombre par un lâche assassin. Elle se déchaîna ensuite contre sa maîtresse qu'elle accusait d'être la complice de Menico.

— Enfin, dit-elle, depuis quatre mois, je ne me nourris que d'amour et de haine ; je ne vis plus que pour épouser Menico et me venger de Tolla.

— Eh ! chère enfant, que ne le disiez-vous ? Vos désirs sont légitimes, et ils seront satisfaits. Mais pourquoi n'avoir pas parlé plus tôt ? Il y a un grand mois que je vous aurais vengée et mariée.

— Mariée à Menico ?

— A lui-même.

— Vous êtes donc un ange du ciel ?

— Pas tout à fait.

— Un sbire de la police ?

— Peut-être.

— Vous pouvez le forcer de me prendre pour femme ?

— Est-ce la première fois que la police pontificale se mêle de mariages ?

— Ne me trompez pas, je vous en prie ; cette... affaire se ferait-elle bientôt.

— Il est quatre heures ; avant minuit, vous aurez le sacrement.

— Et que faudra-t-il que je fasse ?

— Presque rien : vous irez porter cette lettre à votre maîtresse.

— C'est ma vengeance.

— Vous lui direz que, puisque tout espoir est perdu pour elle et qu'elle ne reste plus au couvent que pour son plaisir, vous ne vous souciez pas de lui tenir éternellement compagnie.

— Soyez tranquille, je lui dirai cela, et bien autre chose. Après ?

— Vous sortirez immédiatement de Saint-Antoine, et vous viendrez habiter le logement que je vous ai préparé *via de Pontifici*, 24. N'oubliez pas de laisser ici votre nouvelle adresse : il faut que Menico sache où vous demeurez. Il aime Tolla, dites-vous.

— J'en suis sûr.

— C'est lui qui vous a décidée à vous renfermer avec elle ?

— Lui seul.

— Il viendra ce soir vous prier de retourner au couvent. Il faut qu'il vous trouve au lit. Vous disputerez, vous ferez traîner la discussion jusqu'à minuit. On frappera violemment à votre porte : vous crierez, vous craindrez d'être compromise, vous le cacherez dans un cabinet. Je me charge du reste.

— Vous serez là ?

— Non. C'est le cardinal-vicaire qui fera les frais de la cérémonie. Je lui apprendrai, par un avis anonyme, que vous avez quitté le cloître pour courir à un rendez-vous. Le cardinal est un saint homme, ennemi de l'immoralité : il enverra le prêtre et les gendarmes.

— Et... j'aurai la belle dot que vous m'avez promise ?

— Ce soir même je vous donnerai mille écus.

— Vous offririez hier de me donner deux mille écus !

— Oui, mais je n'offrais pas de vous donner Menico.